

**BILLET D'HUMEUR****PHASE IV**

Ecrivain, chroniqueur et avant tout alpiniste, Cédric Sapin-Defour connaît bien la montagne et les petites manies de ceux qui la fréquentent. Il en parle avec humour et poésie dans ses nombreux livres. Le dernier en date s'intitule *Double Espresso* (éd. Paulsen, 2019).



L'alpinisme est comme toutes les activités de l'Homme, il faut apprendre. Alors l'alpiniste fait comme tous les apprenants du monde, du solfège à la béchamel, il ère entre réussites et lassitudes, errements et certitudes. La singularité de son parcours veut qu'une seule erreur peut à jamais l'exclure du bonheur d'apprendre. Dans ce drôle de chemin borné d'enthousiasmes démesurés et d'échecs mélancoliques, l'alpiniste explore plusieurs phases dont la première et la dernière sont les plus dangereuses car fertiles en erreurs.

Au début, l'appétit de faire et d'en découdre dévore tout. Le nouvel alpiniste va sur le tas, de neige, de roc, de glace et considère que cela suffit. Il ignore qu'il n'en sait pas tant que ça. A chaque retour de montagne, il pense avoir réussi et il en a le droit. La chance a été le premier de ses partenaires, c'est la récompense des enthousiastes.

Puis, si son goût de la verticalité ne s'essouffle pas, il découvre avec effroi qu'il n'est pas si compétent. Des frageurs, parfois des drames, tout cela le lui rappelle. Sans chuter irrémédiablement, il tombe de haut. Son nouveau compagnon de cordée s'appelle la crainte, elle n'est pas si mauvaise conseillère qu'on le dit. C'est officiel, il sait qu'il ne sait pas et si cette prise de conscience heurte l'ego, elle sauve bien des existences. L'apprenti alpiniste se souvient de ses débuts si proches et s'avoue qu'il reste un long chemin jusqu'aux sommets de la maîtrise. Cette perspective est si vertigineuse qu'il décide parfois de donner joyeusement ses piolets à un plus fougueux que lui.

Si le prétendant s'accroche, il va lui falloir quitter un temps le romantisme de l'empirisme et se plier à l'ouvrage. S'astreindre à répéter les gammes et à faire appel aux autres, ceux qui en savent davantage. Les décisions, les stratégies, les manipulations de cordes et d'outils deviennent plus éclairées que pressenties, plus efficaces qu'improvisées. L'alpiniste prend goût aux progrès, les bénéfiques de ses efforts l'emplissent. Le nez est moins au vent, le sixième sens tolère les manuels, son alpinisme gagne en rigueur ce qu'il perd en poésie mais c'est le prix du durable. L'aspirant est désormais conscient de ses compétences mais accepte que l'humilité se mêle aux certitudes. Il est moins habituel que la mort frappe à la porte de cette étape car la vigilance règne.

La quatrième étape est celle du chapeau des articles de presse. Un guide pourtant expérimenté... Un alpiniste chevronné a trouvé la mort. Voici cette phase vicieuse où l'on ne sait plus qu'on sait, où l'on oublie que nos savoirs et compétences sont le fruit d'un travail et d'essentielles remises en question. On imagine que l'expérience suffit, on se remet à croire à l'intuition –cette chose venue d'on-ne-sait-où, sorte d'offrande de la nature– et à cela vient se mêler cette terrible croyance, celle d'avoir toujours eu raison. Pire, l'intuition se dote d'un ultime titre, le plus dangereux de tous, l'illusion de tout savoir. Celle qui chloroforme.

Gaffe. C'est un moment où la mort reprend goût à notre vulnérabilité. Après avoir tant appris, ne lui faisons pas ce cadeau de l'oubli. Elle se débrouille très bien toute seule.